

**Le mercenaire dans l'histoire**  
**Etude de cas**  
**Charles-Bonaventure de Longueval, comte de Buquoy**  
**(1571-1621)**

On prête parfois à Richelieu cette citation qui révèle la conception de la guerre et l'utilisation des mercenaires au XVIIe siècle :

Un mercenaire vaut trois soldats :

Celui que l'on recrute.

Celui que l'on enlève à l'adversaire

Et celui que l'on ne prend pas aux champs.

Le mercenaire est donc indispensable dans un temps où l'Etat ne peut pourvoir seul au recrutement des hommes. La guerre déséquilibre finances et économie et utiliser le mercenariat, c'est répondre à des besoins ponctuels en cas de nécessité.

Il existe bien en ces temps un lien intime entre guerre et mercenariat.

Le propos ici est de situer l'utilisation de ces troupes dans l'histoire en montrant que le phénomène de ce que l'on appelle aujourd'hui la « privatisation » de la guerre n'est pas nouveau. Alors qu'est-ce qui peut apparaître comme novateur à la lumière de la dimension historique ? Après avoir proposé une ébauche de réponse dans une première partie à cette question, nous pourrions évoquer dans un second temps « l'âge d'or du mercenariat » pour terminer par une étude de cas qui démontre comment l'art de la guerre pouvait conduire à une ascension sociale fulgurante.

### **1. Qu'est-ce qui est novateur dans la « privatisation » de la guerre à la lumière de la dimension historique ?**

Dans un mémoire de Master 1, intitulé « Les nouveaux entrepreneurs de guerre » sous la direction de Vlad Constantinesco, soutenu en juin 2006, Stéphanie Jung soutient l'idée qu'il existe aujourd'hui un commerce florissant de la guerre. L'essor des sociétés militaires privées est tel qu'il existe bel et bien un marché de la sécurité et de l'assistance militaire et ce depuis la fin de la Guerre froide. Dans la plupart des cas il s'agit de sociétés anglo-saxonnes qui assurent des missions auparavant du domaine exclusif de l'armée : logistique, entraînement et formation, maintenance des armes sur le lieu de bataille... Cette façon de procéder porte un nom : l'externalisation. Ainsi la guerre ne serait pas le monopole de l'Etat, un « devoir national de chaque citoyen » mais un marché que l'Etat peut négocier et déléguer pour partie à des sociétés privées après appel d'offres. En Irak, il semble d'après l'auteur, que ces sociétés privées formeraient le « deuxième contingent » de la Coalition après celui des troupes américaines.

Le propos ici n'est pas de mettre en cause cet aspect et d'entrer dans ce débat largement évoqué dans le cadre de cette journée défense sur la « privatisation de la guerre et de la sécurité ». La question est bien : **le pouvoir régalien est-il en train de perdre le monopole de la défense ?** Car si on regarde bien à la lumière de l'histoire, ce qui est nouveau n'est pas l'utilisation de mercenaires dans des conflits armés, comme nous allons pouvoir l'évoquer dans un instant, mais bien cette perte de substance de l'Etat face à ce droit essentiel, alors même que les Etats existent très largement encore (la crise vient de le démontrer).

L'année dernière en dissertation d'histoire à l'agrégation interne est tombé le sujet suivant : « violences et société en France, Espagne, Angleterre au XVIIe siècle ». Une des clefs de la démonstration était bien de souligner, qu'au-delà des rapports culturels que ces sociétés entretiennent avec la violence, notamment au sein même des familles (violences endogènes), les Etats tentaient de canaliser les violences, de les approprier comme un monopole. Si le Roi de France ne tolère plus les duels, pour bientôt les interdire, c'est bien parce qu'il considère que la fine fleur de sa noblesse doit mourir éventuellement sur le champ de bataille à son service et non pour des raisons privées. Il y a donc alors un parallèle entre monopole de la violence et construction de l'Etat. Les violences d'ordre privé, les exactions de la soldatesque diminuent avec le siècle lorsque les Etats se décident ou peuvent financer des troupes au service du Roi. Des mesures sont même prises en ce sens et les punitions sévissent à la fin du siècle en cas de manquement à ces règles strictes édictées.

## 2. L'âge d'or du mercenariat

Le mercenariat existe bien depuis des siècles. Dès l'Antiquité tardive l'empire romain utilise des mercenaires. L'engagement du légionnaire sur vingt ans refroidit les ardeurs et fait baisser le nombre de volontaires si bien qu'il faut des troupes plus ponctuelles. Les Germains ont fourni de nombreux mercenaires. Ils mettent leur expérience d'hommes de guerre au service des armées romaines. La pratique du mercenariat semble un peu en déclin sur une partie du Moyen Age, avec la construction progressive de l'idéal chevaleresque. Mais dès le XIV et le XVe siècles les tensions s'accroissent, et nombreux sont ceux qui recherchent protection en employant des troupes de guerriers. Que sont les Grandes compagnies sinon des troupes de mercenaires qui sèment la terreur dans les campagnes, troupes employées par des princes, sous Jean le Bon et Charles V. Et que demande-t-on à Du Guesclin sinon de débarrasser du royaume de France ces troupes qui ravagent les provinces. Il les persuade de participer à la guerre de Castille au côté de Henri de Trastamare qui dispute le trône de Castille à Pierre le Cruel.

L'âge d'or du mercenariat se situe bien à la charnière de cette époque entre le XVe et le XVIIe siècle. C'est avec ce que l'on appelle les « condottieres » que le mercenariat atteint son âge d'or. Ces soldats réguliers démobilisés ou nobles encore en quête de gloire, mettent leur art de la guerre au service d'Etats et peuvent devenir forts efficaces et recherchés notamment au moment du conflit entre Guelfes et Gibelins en Italie à Gênes, Florence aux XII et XIIIe. Certains noms font encore rêver ou frémir c'est selon : Sigismondo Malatesta, seigneur de Rimini (1417-1468) ; Muzio Attendolo, connu sous le nom de Sforza (1369-1424), Andrea Doria (1466-1560) qui servit indépendamment, en fonction des gages qu'on lui promettait, deux papes, Innocent VIII et Clément VII, Ferdinand Ier de Naples, le roi de France François Ier...

A la tête de ces troupes des gens d'extraction noble, car il faut une certaine condition sociale pour espérer lever des hommes et les faire obéir. Les compagnies peuvent parfois dépasser le millier d'hommes. Essentiellement composées de cavaliers elles se montrent particulièrement efficaces au combat, c'est pourquoi souvent elles vendent leur service à prix d'or.

Certains sont même devenus de très hauts dignitaires des régimes qu'ils ont servis. Mais leur puissance parfois soudaine inquiète ; ils connaissent alors un destin tragique. Le plus célèbre est peut être **Albrecht von Wallenstein**, qui fut le plus fameux des condottieres au service de l'Empire pendant la guerre de Trente ans. Il devint généralissime des armées impériales, duc de Friedland et de Mecklembourg. Orphelin à l'âge de 12 ans, recevant une éducation sévère, il est pris en charge par son oncle, fils cadet de l'archiduc Ferdinand de Tyrol. Il a par son mariage en dot un immense domaine qui lui permet d'avoir sous ses ordres plusieurs centaines de vassaux et le quart des territoires de Bohême. Il décide de créer une armée pour l'empereur en 1623. Elle est forte de 15 000

fantassins et 6000 cavaliers ce qui est assez extraordinaire pour l'époque et s'agrandit jusqu'au chiffre de 50 000 hommes. Le coût est exorbitant et il compte sur les butins des conquêtes pour financer ses troupes. Après quelques coups d'éclat il se retire sur ses domaines et mène alors un jeu un peu ambigu, négociant avec les belligérants, dans des camps opposés. On ne sait pas vraiment pourquoi il agit ainsi après avoir servi l'empereur. Voulait-il devenir roi de Bohême ? Démis de ses fonctions à la tête de l'armée il est assassiné le 25 février 1634.

Mais tous les mercenaires ne trahissent pas leur camp ou du moins ne s'engagent pas au plus offrant. Le cas de **Charles-Bonaventure de Longueval**, comte de Buquoy est singulier à plus d'un titre comme l'indique Olivier Chaline dans un article qu'il lui consacre (*Revue Dix-septième siècle*, PUF, 2008/3-n° 240).

### **3. Le cas de Charles-Bonaventure de Longueval ou comment l'art de la guerre pouvait conduire à une ascension sociale fulgurante.**

Son histoire est aujourd'hui peu connue sauf peut-être en Belgique ou en République Tchèque. Il fut pourtant le principal chef de guerre de la branche impériale de la maison d'Autriche. Il battit les rebelles protestants de Bohême, d'Autriche et de Hongrie à la Montagne Blanche, non loin de Prague, le 8 novembre 1620. Si sa postérité a été chassée de Bohême c'est qu'elle fut considérée en 1945 comme « allemande ». Ce cas d'un destin individuel hors du commun permet de saisir le monde des Habsbourg. La famille en moins de quarante ans accède à une renommée européenne, alors qu'au départ son père est comte d'Artois. Cette région est sous autorité de la maison d'Autriche jusqu'au traité des Pyrénées en 1659. Les limites des terres des Longueval au sud sont un des principaux champs d'affrontement entre les monarchies française et espagnole jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Ces régions connaissent la guerre de façon incessante, les pillages, les ravages sans fin. La famille est largement récompensée par sa fidélité religieuse et pas seulement politique dans un contexte de troubles religieux, justement dans des provinces qui penchent pour la rébellion.

C'est le cas de Maximilien de Longueval qui est fait comte de Buquoy en 1580 pour avoir contribué à sauver l'autorité des Habsbourg sur le sud des Pays-Bas. Chef d'une compagnie wallonne, il périt en 1581, lors du siège de Tournai. Il laisse une veuve et deux orphelins dont l'aîné n'a que 10 ans, c'est Charles-Bonaventure. Cet enfant reçoit pour la fidélité de son père, le commandement d'une compagnie, à donc 10 ans ! Pour Olivier Chaline cette nomination oriente sa vie définitivement : la guerre sera son métier. Il est envoyé à la cour d'Espagne et devient gentilhomme de la Chambre. A partir de 1595, il mène une bande wallonne et se trouve se trouve aux côtés des Ligueurs qui ont fui le Roi Henri IV même converti. Son courage et son sens tactique le fait distinguer très vite sur les champs de bataille. Par exemple Arras échappe aux troupes françaises du maréchal de Biron et du duc d'Epéron. Henri IV aurait alors salué l'exploit par cette exclamation : « Ce Buquoy deviendra bientôt un habile général ». Il est aussi remarqué lors du siège d'Ostende qui dure de 1601 à 1604. C'est lui qui met en place le dispositif propre à isoler Ostende des secours apportés par voie maritime. Il fait élever une « redoute » dans les polders. Son génie lui vaut le grade de général d'artillerie dès juin 1603. Il est apprécié jusqu'à Madrid, dans les cercles de la cour de Bruxelles, il entre au conseil de guerre des Pays-Bas. Il démontre que l'on peut arriver à des postes très élevés sans être Espagnol. La cour de Bruxelles à la mort de Philippe II en 1598 devient un tremplin essentiel à la carrière de ce jeune général, car elle n'est plus sous dépendance directe de l'Espagne et donc s'épanouit davantage.

Pendant deux décennies les Archiducs rassemblent une élite de nobles, de religieux, d'Espagne, des Pays-Bas, d'Italie (Ambrogio Spinola). Et c'est dans ce milieu qu'il va définitivement asseoir sa gloire notamment en se mariant, en 1606, à la nièce d'un *maestre di campo*, d'origine milanaise, apparentée par sa mère aux Visconti. Elle lui apporte en dot 50.000 florins et de solides soutiens. 1606 c'est aussi la date du changement du contexte politique européen. Il existe désormais une trêve de douze ans signée entre la monarchie espagnole et les Provinces-Unies. Mais dans la monarchie autrichienne existe une guerre ouverte entre l'empereur Rodolphe II et l'Archiduc Mathias. Et dans les pays germaniques en dehors de la monarchie autrichienne les tensions sont aussi vives. Après une guerre de succession c'est bien Mathias qui est nommé empereur en 1612. Mais ses appuis sont encore faibles et il a besoin d'un général sûr et compétent. Il le trouve en la personne de Charles-Bonaventure, dévoué à la maison d'Autriche. Cette nomination le propulse très vite gouverneur de la province de Valenciennes. Il y fait édifier une somptueuse résidence avec des jardins. En quelques années, honneurs et commandements se sont accumulés pour Buquoy. Olivier Chaline écrit : « Premier de son nom, il a reçu le collier de la Toison d'Or en 1612, ce qui le propulse dans l'élite sociale du monde Habsbourg » et il entre au conseil.

La dernière période de son existence le conduit à une gloire européenne. A la tête de troupes wallonnes puis d'une armée impériale il évite l'effondrement militaire et politique de Mathias puis de Ferdinand II. Le conflit débouche sur une bataille décisive celle de la Montagne Blanche, le 8 novembre 1620. L'ampleur de la victoire impériale, remportée largement grâce aux troupes de Buquoy, a un grand retentissement. Mais sa gloire est éphémère : **il est tué le 16 juillet 1621** devant la place forte de Neuhausel qu'il assiégeait.

\* \* \*

Ces hommes de guerre, mercenaires, parfois à la tête de troupes immenses connurent parfois une ascension sociale fulgurante. Le contexte de l'époque le permettait. La guerre de trente ans laisse encore aux mercenaires de longs combats à mener.

En classe il est difficile dans le cadre des programmes en vigueur de traiter réellement de cette question du moins en histoire. Retenons l'utilité cependant, de retracer le destin d'hommes singuliers dont la guerre fut un tremplin d'ascension sociale. L'entrée par l'individu pour dépasser un horizon social ou un contexte historique complexe permet indéniablement souvent de donner du sens. Ici avec Charles-Bonaventure on saisit comment une famille choisit un camp politique et religieux et comment ce choix est révélateur plus largement d'un contexte géopolitique, celui du rôle essentiel des Habsbourg.

Michel Fratissier  
IUFM de Montpellier.